

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Albert FROIDEVAUX

Les études classiques modernes

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1918, tome 17, p. 51-55

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# Les études classiques modernes<sup>(1)</sup>

M. le Chanoine Gay a rassuré les esprits (nombreux, je veux croire) que le titre « apparent » de ses articles avait inquiétés. Suivons et résumons sa pensée :

« On a intenté un procès aux études classiques, dit-il. Ce procès est encore pendant. Je m'avance à mon tour à la barre. Voici les trois points essentiels de mon argumentation :

1° J'accuse les études classiques d'être immédiatement inutilisables.

2° Je donne des preuves.

3° Je défends les études classiques en désespéré, telles tout au moins que je les conçois »<sup>(2)</sup>.

Procédé fort habile, qui consiste à captiver l'attention du lecteur en l'« étonnant », à le rassurer, puis à chercher à le convaincre. Son accusation, faite de paradoxes voulus devient une plaidoirie éloquente. Il est vrai que son « client » est « sérieux » : il ne s'agit rien moins que du problème toujours grave de l'éducation.

1) Note de la Rédaction,

Nous publions volontiers cet article, pour donner à nos lecteurs occasion d'entendre, sur l'importante question des études classiques, un son de cloche différent de celui auquel les « Echos » les ont habitués. Nous nous permettons, toutefois, quelques brèves remarques en cours de route, sans prétendre aucunement vouloir « habiller » notre ami M. Froidevaux. Mais nous tenons si fort à nos idées en cette matière, malgré la posture chancelante des études traditionnelles aux yeux des trois quarts de la génération intellectuelle d'aujourd'hui que, tout en hospitalisant de bon cœur les théories contraires nous sentons le besoin d'en prendre prétexte pour préciser encore nos positions et ne point donner le change sur nos convictions.

2) Voici les idées développées par M. le Chanoine Gay :

1° Les études secondaires classiques n'ont pas, ne doivent pas avoir pour but de donner des connaissances *immédiatement utilisables*. (« Echos » d'octobre 1917, p. 105).

2° Elles n'ont et ne doivent avoir qu'un but : préparer le jeune homme à aborder le plus fructueusement possible les études universitaires. (« Echos » de décembre 1917, p. 136).

3° L'étude des langues anciennes est, mieux que tout autre, propre à atteindre le but des études classiques. (« Echos » de février 1918, p. 172).

M. le Chanoine Gay a raison. Les études secondaires n'ont pas la prétention de former des avocats, des médecins, des professeurs, mais de préparer des jeunes gens à le devenir. La « peau d'âne » est un laissez-passer qui ouvrira à son titulaire le sanctuaire du Droit, de la Science, des Lettres. L'éducation secondaire est une préparation : M. Gay l'a clairement montré p. 136, ss. Mais, point essentiel, cette éducation s'adresse à une élite. Donc, le baccalauréat ne confère aucune connaissance immédiatement utilisable ; je constate un fait, je constate en même temps que c'est un tort. Le bachelier est un aspirant : il vivra longtemps de l'acquis que lui auront transmis ses maîtres, jusqu'au jour où, prenant conscience de sa personnalité, il éprouvera le besoin de vérifier par lui-même les données qu'on lui avait proposées.

Ceci est vrai des Humanités. C'est vrai aussi des sciences de la nature, mais ici cette revision évolutive sera plus lente. Les mathématiques, à côté de leur valeur, indiscutable me semble-t-il, pour la formation de l'esprit, n'ont-elles pas une valeur pratique ? Il serait intéressant de lire à ce sujet un professeur de sciences. Il n'aurait pas grand'peine à démontrer que l'enseignement des sciences devrait préparer l'élève à tirer, des notions acquises, des applications pratiques, utilisables tous les jours. <sup>(1)</sup>

Substituons, si vous voulez bien, à la formule sans cesse répétée : « développer toutes les facultés du jeune homme » celle-ci, plus humaine : « L'éducation secondaire doit nous enseigner l'art de vivre ». <sup>(2)</sup>

1) Le professeur de sciences fera remarquer qu'on a tiré, des sciences, une foule d'applications pratiques, il n'apprendra pas à en trouver de nouvelles. Savoir qu'en marchant nous appliquons les lois de l'équilibre et de la pesanteur ne nous prépare que fort mal à imaginer d'autres applications.

2) Pourquoi changer les vieilles formules si elles sont bonnes ? Pourquoi remplacer une formule précise par une formule vague ? Qui donc a jamais pensé à renouveler la formule de l'acide azotique ou de la dilatation des gaz ?

Education morale, instruction, art. Trois moyens, tous trois nécessaires, un seul but : *vivre*. Mais vivre comment, vivre où ? Vivre entièrement, intensément, vivre dans son siècle. Nous sommes en 1918. Il faut savoir nous adapter aux conditions de la vie qui est nôtre.

Il convient d'acquérir de plus en plus le sens des réalités. Il s'agit donc de former, non pas des humanistes <sup>(1)</sup>, mais des caractères en mesure d'affronter les luttes de demain : elles seront acharnées, sans merci. Il faut des forces.

Sans doute aurons-nous garde de négliger le côté esthétique, littéraire, moral ; mais il y a un pôle « vérité » et « force » qui s'impose.

Les études secondaires seront à « base de tout » à ré-partir intelligemment. Au lieu de rétrécir le programme, je l'élargis, prenant pour devise la pensée de S. Augustin qui suit le premier article des « Echos » : « Aimez à comprendre tout ce que vous pouvez ! » Les programmes sont conçus d'une façon intelligente ; tout est dans la manière de les interpréter. Je ne parle pas de « désencombrement », je parle d'organisation. Ce qui importe, c'est la façon de présenter la matière. Ne cherchons pas à remplacer ceci par cela, mais étudions ceci avec cela, et souvent l'un par l'autre comparativement. <sup>(2)</sup>

C'est exiger que le professeur soit un maître dans sa spécialité et un étudiant curieux de tout : cette exigence doit être maintenue. Tout ce qui est humain doit, peu

1) C'est la pensée même de M. Gay.

2) Fort bien : C'est « la science comparée » que le P. Gratry recommande si chaudement dans « Les Sources. » Mais il faut remarquer que Gratry s'adresse à des jeunes gens qui ont achevé leurs études secondaires, à des hommes qui peuvent consacrer chaque jour plusieurs heures à des études spéciales ; et surtout à des esprits assez forts pour réaliser l'immense et magnifique synthèse qu'il recommande. Vouloir appliquer cette méthode aux études secondaires, c'est se faire grandement illusion. Raisonner les programmes tant qu'il vous plaira, interprétez-les aussi intelligemment qu'il soit possible ; s'ils sont « à base de tout » ils ne donneront jamais qu'une formation toute superficielle, ils enseigneront « un peu de chaque chose, et rien du tout, à la française. »

à peu, vous devenir familier. Il ne faut pas s'en tenir à l'étude des langues et des littératures, quoiqu'elles formeront évidemment la partie principale du programme ; il faut étudier le grec et le latin, mais aussi les langues modernes. M. Gay parle du génie français, fils de Rome et petit-fils de la Grèce, en homme de beaucoup de goût ; c'est un plaisir de lire les pages 176 à 180. Mais doit-on s'attacher surtout aux langues anciennes ? Nous ferions par là œuvre de Latins, mais aurons-nous fait œuvre nationale, œuvre suisse ? Nous omettons trop souvent, à l'école et dans la vie publique, de développer le sentiment de la nation suisse. D'aucuns, je le sais, n'ont même pas conscience de notre caractère ethnique particulier. Combien j'en ai rencontrés, de Suisses désarmés ! Mais faudra-t-il donc une catastrophe pour nous faire sentir que nous sommes menacés gravement ? Allons-nous nous contenter d'être un jour des satellites tournoyant dans l'orbite de quelque puissant voisin ? La Suisse pourrait avoir de nobles ambitions. Elle pourrait être la nation modèle de demain, celle qui abolirait les antagonismes de race, d'orgueil, de lucre, qui ont déchaîné toutes les passions, si elle sait être unie et forte.

Il nous manque une éducation nationale. <sup>(1)</sup> Ce sera un devoir pour tout Romand de faire effort pour se rapprocher de son frère de l'Est, si différent de lui. Il devra pouvoir, en lui serrant la main, lui parler, se faire comprendre, il devra apprendre sa langue.

1) Les études classiques doivent former des hommes et non pas spécialement des Suisses. Le caractère national nous sera donné par l'étude de notre histoire, de nos traditions, de nos institutions. Certes, il nous est utile à nous, Romands, de connaître l'allemand, pour nous rapprocher de nos frères de l'Est. Mais faudra-t-il apprendre encore l'italien pour nous rapprocher de nos frères du Midi ? Et les programmes autrichiens, par exemple, devraient-ils comporter l'étude des douze langues de l'Empire, afin de rapprocher les sujets des quatre points cardinaux ? Les études classiques en amenant les esprits « à une conception plus large, plus généreuse et plus noble de l'humanité » nous rapprocheraient mieux encore qu'en forçant chacun de nous à étudier, outre les langues anciennes, trois ou quatre langues vivantes pour comprendre nos voisins du Nord ou du Midi.

J'attache personnellement une grande valeur éducative à l'étude de la langue et de la littérature allemandes, une valeur au moins égale à celle du latin : je suis prêt à m'expliquer là-dessus.

De l'enseignement des langues modernes à côté des langues anciennes, il ne résultera aucun désarroi <sup>(1)</sup> ; je prévois au contraire une entente parfaite. Il ne saurait y avoir là pour nous question de mode : il y a nécessité impérieuse de connaître nos langues nationales.

L'heure est donc aux transformations. Si l'on ne veut se tromper gravement, il faut porter ses regards vers *demain* et non pas vers *autrefois*. Le passé ne peut que nous instruire ; il est impuissant à nous satisfaire tout à fait. L'Université prêchera d'exemple. Elle va donner à son enseignement une orientation nouvelle. L'enseignement secondaire, qui en est la préparation, sera également révisé. Il nous appartient de prévoir ces réformes et de travailler à leur réalisation.

Sans doute, M. le Chanoine Gay a-t-il dans ses cartons quelque projet original <sup>(2)</sup>. Le moment ne saurait être mieux choisi pour nous donner des précisions. Elles intéresseront au plus haut point tous ceux que préoccupent l'avenir de notre petite patrie et de la plus grande patrie de tous les hommes, tous ceux qui, malgré l'angoisse de l'heure présente, ne perdent ni la tête ni la foi.

Albert FROIDEVAUX.

1) Voici, sans commentaires, quelques lignes tirées d'une intéressante brochure intitulée « Langue internationale, point de vue national » : « Jules Lemaître, dans les dernières années de sa vie, regrettait amèrement le triomphe de ses idées d'un instant et l'anéantissement de la vieille culture traditionnelle française, mais le mal était fait. Il avait été réalisé par les programmes universitaires de 1902, qui de l'aveu de tous, excepté de leurs auteurs, sont la plus retentissante faillite qu'enregistrera l'histoire de la pédagogie française. Leur caractéristique essentielle, c'est la place démesurée faite aux langues vivantes et surtout à l'allemand. »

2) Le projet de M. Gay manquerait peut-être d'originalité, « Je voudrais, nous écrivait-il, qu'on revînt tout simplement aux anciens programmes, aux programmes du XVII<sup>e</sup> siècle. J'ai cette naïveté de croire, quelque contradiction qu'il ait dans les termes, qu'un recul est parfois le seul moyen d'avancer. »